

Solitudes...

Nous découpons dans un récent numéro de "Figaro" cette notation charmante et sensible que tous les amis du disque auront plaisir à lire et qui assurera certainement au brillant chroniqueur qu'est James de Coquet une place de choix dans l'affection de nos lecteurs.

Le phonographe est un plat qui se mange seul. Ces voix lointaines, qui germent de leur sillon de cire au premier appel de l'aiguille, elles sont faites pour parler au cœur de l'homme seul, que ce soit un célibataire de Passy ou un colon d'Indochine dans son bungalow trempé de pluie. L'un écoute les chants plaintifs des négresses crispant leurs échinés brunes comme des chattes de nuits d'été, l'autre demande à cette rondelle de patrie les trompettes de la Garde républicaine ou Le Rêve de Manon. Et chacun, en fermant les yeux, voit, là-bas, qui la maison blanche où l'attend son passé, qui ces paysages vierges plus beaux que ceux du douanier Rousseau, où l'avenir n'attend personne.

Ces accents, invisibles et présents à la fois, ils ont les deux vertus du souvenir et du désir, les seuls biens que le cœur ne puisse goûter que dans la solitude.

Demain, le phonographe nous proposera autre chose que les guitares hawaïennes, qui semblent se briser à chaque note, ou que les ténors d'opéra que l'on devine portant leurs cordes vocales à bout de bras comme un licteur son faisceau. Pour peupler notre esprit et les quatre murs de notre chambre, nous aurons des poèmes de bruits. La forêt naîtra sous notre oreille avec ses bruissements d'ailes, dont chacun sera une branche ou un fourré, ses cris stridents qui jailliront comme des cimes ; la rivière nous viendra par ses bavardages de roseaux ou de blanchisseuses ; la traîne soyeuse du bateau s'inscrira sur notre tympan et nous la distinguerons de ces ondes courtes qu'émet, au fil de l'eau, le petit doigt d'une amoureuse coiffée de paille bis. De longs cris enchevêtrés, avec un accompagnement de cloches ou de sonnailles, ce sera les martinets et les hirondelles, décrivant sur le ciel d'été leurs tangentes à la terre. Tous les sortilèges du voyage, nous les goûterons dans les sirènes des paquebots, dans le souffle bruyant des locomotives, les claquements de portières, les heurts des bagages, les accents bigarrés des chefs de gare, et chaque coup de sifflet vaudra pour nous trois jeux qui s'enfoncent dans la nuit et le mouchoir que l'on sèche au vent des adieux pour qu'une seule larme l'imprègne.

Notre oreille, plus exercée que celle de l'Indien, reconnaîtra chaque élément de l'univers à sa voix ou à son souffle. Toutes les sensations qu'il faut aller glaner aux quatre coins du monde, on nous les offrira sur un plat de cire et nous n'aurons qu'à tourner le disque pour qu'il soit le soleil de minuit après avoir été celui des Tropiques.

Le phonographe, cette voix sans visage, instrument idéal de l'absence, lorsqu'il nous apportera un pas aimé, le bruit familier de la porte qui s'entr'ouvre toujours à la mesure de la même silhouette, le crissement d'un peigne dans une chevelure dont on connaît chaque reflet, le murmure d'une robe, d'un pied nu, du bas qui rompt sa maille comme un violon sa corde, qui sait s'il ne risque pas de nous devenir plus cher que la plus chère présence, lorsque l'amour sera ce disque offert comme un manège à nos pensées ?

JAMES DE COQUET.

L'importance de la Critique des Disques ne nous a pas permis — malgré une augmentation du nombre de nos pages — de donner aujourd'hui la suite de la remarquable étude de notre collaborateur Philippe Le Corbeiller. Nos lecteurs en trouveront le X^e chapitre dans notre prochain numéro.